61853/p

14.

DISSERTATION

N°. 24.

SUR

LES PRINCIPALES MALADIES DES PETITS ENFANS,

Et sur-tout celles qui sont énoncées dans le 24me. Aphorisme d'Hippocrate, Section III;

Présentée et soutenue à l'Ecole de Médecine de Paris,

Par René Péraudin, de Bourges,
(Département du Cher)

Docteur en Médecine, ancien Elève de l'Ecole de Santé de Paris, et Chirurgien interne des Hôpitaux de Bicêtre, des Enfans Malades, et de la Charité.

Que l'homme est bien, durant sa vie,
Un parfait miroir de douleurs;
Dès qu'il respire, il pleure, il crie,
Et semble prévoir ses malheurs!

J.-B. Rousseau.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,
Imprimeur de l'Ecole de Médecine, rue de Maçons-Sorbonne, n°. 13.
1806.

350443

PRÉSIDENT,

M. HALLÉ.

EXAMINATEURS,

MM. DEYEUX.
DUBOIS.
FOURCROY.
LALLEMENT.
LASSUS.

LIBRARY INSTITUTE

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MONSIEUR CARRÉ,

Médecin de l'Hôpital de Bourges;

ET

A MONSIEUR SIGAUD DE LAFOND,

Professeur de Physique et de Chimie, Membre correspondant de l'Institut National, Grand Proviseur du Lycée de Bourges, etc., etc.

Comme un faible témoignage d'estime et de reconnaissance.

R. PÉRAUDIN.

Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b30347361

DISSERTATION

SUR LES PRINCIPALES MALADIES DES PETITS ENFANS,

Et sur-tout celles qui sont énoncées dans le 24me. Aphorisme d'HIPPOCRATE, Section III.

INTRODUCTION.

IL suffit de jeter un coup-d'œil sur les vicissitudes du premier âge de l'homme, pour se convaincre de la multitude des maux qui commencent dès-lors à l'affliger. Quoique l'objet de tous les soins, de toutes les sollicitudes maternelles, cet être encore faible et délicat, semble, en effet, n'échapper à un danger, que pour retomber dans de plus grands encore.

A peine cette victime infortunée est-elle hors du sein de sa mère, que les tranchées, la toux, les frayeurs nocturnes s'emparent d'elle, et ne disparaissent que pour faire place aux douloureux efforts de la première dentition, époque où les convulsions, l'épilepsie et la diarrhée, viennent accroître encore le danger de sa triste situation.

Echappe-t-elle à cet orage? Bientôt un autre non moins affreux lui succède, la tourmente, et devient pour elle d'autant plus grave, que les traces que tous ces maux laissent après eux, sont plus ou moins funestes. Ainsi les scrophules, la teigne, la variole, par leurs suites

fâcheuses, n'empoisonnent que trop souvent les douceurs de sa vie, et n'offrent d'autre avenir qu'une malheureuse existence, où même l'idée plus affreuse encore d'en transmettre le germe à ses propres enfans. « *Si enim ex pituitoso pituitosus, ex lienoso lienosus quid* » *vetat ut cujus parentes hoc morbo detinentur, eo quoque posterio-* » *rum aliquis corripiatur.* » Hipp. *lib. de morb. sacro. Nullus est morbus magis gentilius, et qui tam facilè a parentibus in liberos devolvitur quàm epilepsia.* Fréd. Hoffm.

Après cet exposé des maladies de l'enfance, n'est-il pas évident que la nature semble, dès le premier pas de la vie, exercer l'homme à souffrir, et lui apprendre de bonne heure ce que c'est que peines et douleurs ? Encore, si dans cet âge tendre elle daignoit lui accorder les moyens de les éviter, de les combattre, ou au moins celui de les faire reconnaître. Mais les cris, les pleurs sont ici l'unique langage de l'enfant, les seuls moyens par lesquels cet être malheureux puisse indiquer les diverses altérations de sa santé : de-là naît la difficulté d'établir le diagnostic ; de-là aussi, la nécessité d'y prêter la plus scrupuleuse attention, afin de conserver à la société des êtres capables d'en faire un jour le bonheur et le soutien.

Pour éviter la confusion parmi tant de maladies, le père de la médecine assigne trois époques distinctes à l'enfance, et consacre à chacune d'elle un aphorisme dans lequel il développe les maladies qui lui sont propres. (*Aphor. 24, sect. 3.*) D'autres médecins divisent l'enfance en deux époques. La première qui constitue l'enfance proprement dite, *infantia*, s'étend de la naissance à la septième année où commence la deuxième, *pueritia*, qui se prolonge jusqu'à la puberté. *Raulin*, dans son *Traité de la Conservation des Enfans*, divise l'enfance en quatre périodes. La première est celle de la gestation, dans laquelle il considère les maladies de la mère et du fœtus ; la deuxième s'étend de la naissance au sevrage ; la troisième du sevrage à la septième année ; la quatrième enfin, est renfermée entre la septième année et la puberté

Quelle que soit, au reste, la division des maladies des enfans, le nom-

bre en est pour ainsi dire si multiplié, qu'il est comme impossible de les traiter toutes dans une simple dissertation. En adoptant la division d'*Hippocrate*, j'examinerai celles qui sont énoncées dans son premier Aphorisme.

Hippocrate, après avoir indiqué les maladies produites par le changement des saisons, passe à celles qui sont propres à chaque âge, et dit à ce sujet :

« *In œtatibus talia eveniunt, parvis quidem et recens natis* » *pueris, apthæ, vomitus, tusses, vigiliæ, pavores, umbilici* » *inflammationes, aurium humiditates.* » (*Aph. 24, sect. 3, édit. de* Lorry.)

« Quant aux âges, il arrive ces maladies-ci. Les nouveaux-nés, les « enfans du premier âge sont sujets aux apthes, à des vomissemens, » des toux, des insomnies, des frayeurs nocturnes, à des inflamma- » tions de l'ombilic, à des écoulemens d'oreilles. » (*Trad. de Lefebvre de Villebrune.*)

Des Apthes.

On désigne sous le nom d'apthes, de blanchet des enfans, de muguet, ou mieux encore de millet, une inflammation de la membrane muqueuse gastro-pulmonaire. (*MM. Pinel, Bichat.*) Cette affection particulière aux petits enfans, est une éruption vésiculaire blanchâtre, circonscrite à sa base par une aréole plus ou moins rosacée, ce qui ne permet pas de la confondre avec les apthes proprement dits. (*Etmuller, Wauthier-Harris, Raulin, Andry, Auvity.*)

Si l'on ignore le siége particulier de cette éruption, c'est-à-dire, quelle est la partie de la membrane muqueuse qui se trouve particulièrement affectée, on sait du moins que tantôt les vésicules occupent les lèvres, l'intérieur des joues, les gencives, la langue, et même

le voile du palais ; que tantôt aussi elles se propagent le long de l'œsophage jusques dans l'estomac, et quelquefois plus ou moins dans le conduit intestinal : il n'est pas rare d'en trouver dans l'intérieur du larinx, et même encore dans les canaux hépatiques et pancréatiques. (*Boerrhave, Stoll*, Aphor. *766.*)

Les causes qui concourent à la production et au développement du millet sont : l'air des hôpitaux (*Raulin, Lapeyronie*), le rassemblement d'une multitude d'enfans dans un même lieu, le défaut d'allaitement maternel, l'usage d'un lait ancien et étranger, ou même celui de quelques animaux (*MM. Jean Roy, Bosquillon*), l'exposition du corps à l'air froid immédiatement après l'accouchement, le séjour de la matière blanchâtre qui enduit le corps des nouveaux-nés, la rétention ou la suppression du méconium, la faiblesse ; enfin, selon quelques-uns, une certaine disposition à l'acidité. (*Kételaer, de Aphtis in Commentario Medico.*) « *Ætatum morbi, à necessariâ* » *illarum constitutione facilè deducuntur. Mollior est et aquosior in-* » *fantum temperies, genus nervosum mobilissimum, lympha mu-* » *cosa* ad acidum fermentativum vergens exundat. » (*Lorry.*)

On peut ici, comme dans la marche de la variole, établir quatre périodes : l'incubation, l'éruption, l'affaissement des pustules, leur chûte, et le retour à la santé. Il y a des cas cependant où il est difficile d'observer cette régularité; c'est sur-tout dans celui où les pustules se développent et tombent rapidement pour faire place à de nouvelles.

La première période du millet est caractérisée par la débilité générale, la chaleur de la peau, la fièvre, le sommeil agité ou profond, quelques mouvemens convulsifs des muscles de la face, la difficulté de respirer, et le vomissement muqueux. Ce n'est que vers le troisième jour que commence la seconde période ou le temps de l'éruption ; on voit alors s'élever de petits boutons blancs et séreux, de la grosseur d'un grain de millet, et qui ne dépassent jamais celle d'un grain de chenevis. Ces boutons sont circonscrits par un cercle plus ou moins rouge, et couvrent les lèvres, les gencives, la langue, etc.

comme je l'ai déjà observé. La couleur de la bouche, d'abord rouge, devient plus foncée; la sécheresse, l'ardeur, le gonflement de toutes les parties internes de cette cavité, sur-tout le gonflement de la langue, augmentent sensiblement.

Dans la troisième période : tous les symptômes persistent, l'écoulement de la salive survient et continue jusqu'au cinquième ou sixième jour, où les pustules s'affaissent et se dessèchent. Le dernier temps de la maladie est enfin marqué par la diminution des symptômes, la chûte des pustules, et le rétablissement de la santé.

Cette maladie est quelquefois si légère, que les enfans sont même sans fièvre; et ceux dont on ne prend aucun soin, conservent leur gaieté, leur appétit, dorment bien et guérissent sans aucun remède. (*M. Bosquillon.*) Il y a des cas, au contraire, où l'enfant pousse des cris plaintifs, refuse le sein de sa nourrice, et éprouve de la difficulté de respirer, d'avaler; l'altération de la voix, les nausées, les vomissemens fréquens, la diarrhée verdâtre; les rougeurs, les cuissons aux environs de l'anus; la chaleur mordicante de la peau, la faiblesse du pouls, la chûte des forces, augmentent le danger. La couleur foncée des pustules, leur étendue considérable, les ulcères gangréneux qui résultent de leur chûte, ou bien encore la complication du millet avec la syphilis, l'endurcissement du tissu cellulaire, la dentition, les vers, toutes ces circonstances rendent le prognostic des plus fâcheux : il en est de même du millet, où l'éruption commence par les intestins et l'estomac. (*MM. Doublet, Auvity.*)

Du nombre, de la grandeur des pustules, de l'intensité des symptômes, résultent les diverses espèces de millet. Deux espèces simples, l'une discrète, l'autre confluente, quoique bénignes; une troisième espèce qui comprend toutes ses complications, et qu'on a désignée sous le nom de *millet malin.*

Dans les enfans qui meurent à la suite de cette affection, l'on trouve une substance blanche et comme farineuse, ou bien quelques points gangréneux de la membrane muqueuse de l'estomac et des intestins; une surabondance de mucosités grisâtres, fétides, tendant

à l'aigre ; le foie plus volumineux et gorgé de sang ; la vésicule du fiel distendue par une assez grande quantité de bile ; les vaisseaux du poumon sont plus ou moins remplis de sang.

Le traitement du millet est préservatif ou curatif : dans l'un et l'autre cas, la première indication à remplir dans cette maladie, comme dans toutes celles de cet âge, est d'engager la mère à nourrir son enfant : c'est un point sur lequel les médecins et les philosophes sont tous d'accord. « *His quidem*, dit Mercatus, *sic consideratis* » *sciant qui filios volent probè educare, custodire atque optimos mo-* » *res disponere, longè meliùs id fieri materno quàm quovis alieno.* » *Etmuller* nous indique bien pourquoi le lait de la mère est toujours préférable à tout autre, en disant : « *Jam verò cuique serum pro-* » *prium est lac seu specialis lactis proprietas ac idiosyncrasia.* » *J.-J. Rousseau* dit à ce sujet, avec son éloquence ordinaire : « Il se » trouve pourtant quelquefois encore de jeunes personnes d'un bon » naturel, qui, sur ce point osant braver l'empire de la mode et » les clameurs de leur sexe, remplissent avec une vertueuse intré- » pidité ce devoir doux que la nature leur impose. Puisse leur nom- » bre augmenter par l'attrait des biens destinés à celles qui s'y livrent! » Fondé sur des conséquences que donne le plus simple raisonnement, » et sur l'observation que je n'ai jamais vue démentie, j'ose leur » promettre, à ces dignes mères, un attachement solide et constant de » la part de leurs maris, une tendresse vraiment filiale de la part » de leurs enfans, l'estime et le respect du public, d'heureuses » couches, sans accidens et sans suite ; une santé ferme et vigoureuse ; » enfin, le plaisir de se voir un jour imitées par leurs filles, et citées » en exemple à celles d'autrui. » (*Emile, tom. 1.*)

Une nourrice, d'ailleurs, quelqu'attentive qu'elle puisse être, ne peut jamais suppléer aux soins assidus d'une mère.

« Si de ses premiers maux le tribut passager
Au nourrisson débile arrache un cri léger,
Une mère, l'effroi, le désespoir dans l'ame,
Voit déjà de ses jours se délier la trame ;

Elle écoute la nuit son paisible sommeil :
Par un souffle elle craint de hâter son réveil :
Elle entoure de soins sa fragile existence ;
Avec celle d'un fils, la sienne recommence.
Elle sait, dans ses cris devinant ses desirs,
Pour ses caprices même inventer des plaisirs. »

L'Amour Maternel. MILLEVOYE.

Je pourrais accumuler ici d'autres témoignages non moins respectables, si l'on n'était déjà persuadé d'avance que l'allaitement maternel présente en général des avantages que rien ne peut suppléer. Telle est entr'autres, cette espèce d'incubation naturelle, qui a la plus grande influence sur les petits enfans. (*MM. Hallé, Cours d'Hygiène ; Alphonse Le Roy, Cours d'Accouch.*) Le lait qu'on appelle à cette époque *colostrum*, étant plus léger, plus séreux et un peu laxatif (*MM. Deyeux, Jeanroy*), semble être le moyen le plus propre à expulser des premières voies, le méconium, ainsi que les mucosités qui s'y trouvent en abondance. On voudra bien pardonner la longueur de cette digression, en faveur de l'intérêt que son importance doit nécessairement inspirer.

» L'enfance est si touchante ! Eh ! quelle ame si dure
N'éprouve en sa faveur le plus tendre intérêt ? »

J. DELILLE.

Si la mère est dans l'impossibilité de nourrir son enfant, on y suppléera, avec succès, par l'usage du lait de vache, de préférence à tout autre, et coupé avec les deux tiers d'eau sucrée, ou de petit-lait, fait spontanément. L'eau d'orge, unie au miel ou au sirop de mûres, ou bien encore l'eau de veau ou de poulet, suffiront pour la guérison complette des deux premières espèces de millet.

Quand l'haleine et la transpiration sont acides, la magnésie pure ou mêlée à la rhubarbe, conviennent, à la dose de quelques grains, plusieurs fois le jour. A l'extérieur, on emploiera, avec avantage, l'eau

d'orge avec le miel rosat, ou la décoction d'aigremoine acidulée avec le vinaigre, pour toucher, à l'aide d'un linge fin, toutes les pustules des lèvres et de la bouche. Toutes les fois que les pustules deviennent noires, l'haleine et la transpiration fétides, l'on doit préférer la décoction de kina acidulée avec l'eau de *Rabel,* ou le collyre de *Lanfranc.* Le vésicatoire est aussi d'un grand secours dans cette espèce de millet compliquée avec la fièvre adynamique; on prescrit alors les potions faites avec les eaux aromatiques distillées; le kina en substance, la canelle, le vin généreux ou d'autres toniques semblables, propres à rappeler les forces. Quand la diarrhée est immodérée, on peut tenter de la calmer par l'usage de quelques gouttes de laudanum liquide. (*Rivière.*)

Tel est en général le mode de traitement du millet, traitement qui doit être modifié suivant les circonstances, en se rappelant d'ailleurs, que les succès n'en sont marqués qu'autant qu'on y joint les moyens d'hygiène. Ainsi l'on recommandera à la nourrice la plus grande propreté, de se laver fréquemment le bout des seins, qui tendent souvent à s'excorier; d'user d'une bonne nourriture, et de respirer un air pur.

Du Vomissement.

Le vomissement ou l'expulsion des substances contenues dans l'estomac, est assez fréquent chez les nouveaux-nés. Cette affection ne subsiste ordinairement que durant les premiers jours après la naissance: souvent aussi il se prolonge au-delà de ce terme, et alors il va toujours en diminuant, à mesure que l'enfant avance en âge.

Doit-on considérer le vomissement comme une véritable maladie, plutôt que comme un effort salutaire de la nature, qui débarrasse l'estomac des matières nuisibles qui y étaient contenues? On est tenté d'embrasser cette dernière opinion, et de ne regarder le vomissement comme morbifique, que lorsqu'il est excessif et fréquent.

La cause la plus ordinaire est l'amas de mucosités qui se fait pendant la gestation, amas considérable de mucus visqueux et tenace,

qui enduit la surface interne des membranes du pharinx, de l'estomac et des intestins. Sa présence excite après la naissance, le vomissement ou la diarrhée. Un lait épais et trop nourrissant, l'usage précoce des bouillies, comme le rapporte *Mauriceau*, et, dans un âge plus avancé, l'excès dans la quantité des aliments ; les efforts de la dentition, la présence des vers, sont autant de causes qui produisent aussi le vomissement.

Le diagnostic est évident : Peu de temps avant que le vomissement n'arrive, l'enfant est plus ou moins agité, la respiration devient plus gênée, et bientôt le hoquet, la nausée, précèdent l'expulsion des mucosités et d'une petite quantité de bile ; mais l'anxiété et le gonflement des hypocondres ne se développent que lorsque le vomissement devient trop considérable.

Le vomissement étant commun à tous les enfans à la mamelle, il est clair que ceux qui sont d'une forte complexion, le supportent bien plus facilement. Les enfans délicats n'en sont pas même incommodés, lorsqu'il est facile, peu abondant, et qu'il ne dure guère au-delà des premiers jours de la vie. Le prognostic en est plus fâcheux, au contraire, toutes les fois que le vomissement se fait avec beaucoup d'efforts, qu'il s'y joint des tranchées et la diarrhée ; qu'il se prolonge beaucoup au-delà du terme ordinaire, et que la matière rejetée est d'une couleur verdâtre, safranée, ou noire, et d'une fétidité insupportable ; sur-tout enfin si l'abattement, la prostration des forces l'accompagnent.

L'ouverture des cadavres de ces enfans, nous montre cette mucosité épaisse et tenace, qui enduit le canal intestinal et l'estomac, d'où il est facile de l'enlever sous la forme d'une membrane.

Dans les cas les plus ordinaires, la nature se suffit à elle-même, pourvu qu'on ait le soin de ne présenter le sein que quinze à dix-huit heures après la naissance. On peut faciliter le vomissement par l'usage de l'eau sucrée, ou du lait récent, coupé avec l'eau miellée. Mais lorsque la faiblesse accompagne le vomissement, l'on doit donner toutes les deux heures une cuillerée d'hydromel coupé avec un tiers de bon vin. Quelques praticiens recommandent les huileux. L'on prescrit, avec

plus d'avantage, le sirop de chicorée ou de fleurs de pêcher; l'un et l'autre excitent, augmentent légèrement l'action des organes, et déterminent, par les selles, l'évacuation de ces matières étrangères. On favorise aussi l'issue des mucosités contenues dans la bouche, en tenant l'enfant couché sur le côté.

A l'extérieur on emploiera les fomentations aromatiques ou vineuses, appliquées sur l'abdomen, et principalement sur la région épigastrique. On usera également des frictions, comme d'un moyen si avantageux, que les anciens et les modernes les ont à l'envi préconisées. (*Hipp., Celse, Tissot.*)

De la Toux.

Les nouveaux-nés sont, ainsi que les adultes, sujets à la toux, à raison des causes qui l'excitent. On la divise en pectorale ou stomacale, en sèche ou humide, ou mieux encore en idiopathique et symptomatique. L'une et l'autre espèces sont produites par une irritation du larinx, de la trachée-artère et même des bronches, irritation qui favorise l'expulsion rapide de l'air et des matières contenues dans ces cavités.

Les causes de la toux idiopathique sont : Les mucosités dans les voies aériennes; un état inflammatoire de la membrane muqueuse, qui le plus souvent est occasionnée par l'exposition du corps à l'air froid et humide, peu de temps après l'accouchement. Les causes de la toux symptomatique sont au contraire dans l'estomac, ou dans les intestins; elle est encore excitée par la dentition, la scarlatine et la rougeole. Comme il serait trop long de traiter de toutes ces espèces de toux, qui, d'ailleurs ne sont pas particulières aux petits enfans, on se renfermera dans l'exposé de la toux idiopathique.

On reconnaît que la toux dépend des mucosités, par les efforts plus ou moins violens que fait l'enfant pour l'expulsion de ces matières; la bouche qui en contient une certaine quantité, éclaire également le diagnostic de la toux de cette espèce. Mais l'éternuement

fréquent, la toux, d'abord sèche, ensuite humide et suivie d'une expectoration muqueuse, jaunâtre, accompagnée d'un certain état de fièvre, qui augmente le soir, suffisent pour indiquer qu'elle tient à une affection catarrhale de la membrane muqueuse du poumon.

Le prognostic est fâcheux, toutes les fois que la toux est vive et fréquente, la chaleur de la peau considérable, et la fièvre intense. Mais le vomissement, la rougeur de la face, la turgescence du visage, la perte de connaissance enfin, font craindre le danger de la suffocation, dans les jeunes enfans, sur-tout ceux qui ne savent point cracher.

Le traitement de cette maladie consiste à favoriser l'issue des mucosités, par l'usage des boissons incisives, comme l'eau d'orge avec l'oximel simple ou composé; les loochs où entrent les préparations de *Scille*, ou l'hydro-sulfure d'oxide rouge d'antimoine. Quelquefois le sirop de roses et celui de violettes, dans une infusion de bourrache ou d'hyssope, suffisent pour remplir le but qu'on se propose.

A l'aide des barbes d'une plume, on pourra débarrasser la bouche et le pharinx des viscosités qui y sont adhérentes.

Dans la toux catarrhale, les pectoraux et les adoucissants conviennent plus particulièrement; ainsi, les infusions, les décoctions de plantes pectorales ou de fruits de même espèce, les sirops de guimauve ou de capillaire, et les loochs, feront la base du traitement de cette espèce de toux. Mais dans les cas les plus graves, on aura recours aux vésicatoires ou aux ventouses scarifiées.

De l'Insomnie.

L'enfant sommeille dans le sein de sa mère presque pendant tout le cours de la gestation; (*Buffon, Discours sur l'Homme; Harvey, de Generatione; Richerand, Physiologie;*) et même peu de temps après sa naissance, il retombe dans ce premier état, d'où il n'est retiré que par les cris, les pleurs, seuls interprètes de ses besoins. Si, à cette époque, l'on compare le temps du sommeil à celui de la veille, on verra que ce dernier suffit à peine pour que l'enfant prenne

la quantité de nourriture qui lui est nécessaire. Ainsi, pendant les quarante premiers jours de sa naissance, les fonctions animales consistent à prendre et à digérer la nourriture. « *Infantes primis qua-* » *draginta diebus*, dit Aristote, *plurimam hujus temporis partem* » *dormiunt.* »

Il y a des cas aussi où le sommeil est fréquemment interrompu, où même la veille devient si opiniâtre, qu'elle donne lieu à divers accidens. Ainsi, la digestion, la nutrition, l'accroissement, s'opèrent si difficilement, que la faiblesse, la maigreur qui en sont la suite nécessaire, ne tarderaient point à faire périr un être aussi débile, si l'on n'y remédiait promptement. En effet, les organes à cet âge sont si tendres, si délicats, qu'ils ne peuvent long-temps supporter, sans altération, l'action des agens extérieurs. Ils ont donc besoin d'être fortifiés et de prendre plus de consistance, avant que de remplir les fonctions auxquelles la nature les destine. *Frédéric Hoffmann* a tellement senti l'importance du sommeil, qu'il nous a donné l'axiome suivant : « *Nullus homo sine somno et quiete diù vivere, vel sanus* » *manere potest.* » Et plus bas il ajoute : « *Quiete rursùs tonum* » *robur et nutrimentum accipiant.* »

« Du Dieu qui nous créa la clémence infinie,
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux êtres bienfaisans,
De la terre à jamais aimables habitans,
Soutiens dans les travaux, trésors dans l'indigence ;
L'un est le doux *sommeil*, et l'autre est l'*espérance ;*
L'un, quand l'homme accablé sent de son faible corps
Les organes vaincus, sans force et sans ressorts,
Vient, par un calme heureux, soutenir la nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure ;
L'autre. . . . . »

VOLTAIRE, *Henriade.*

Les causes de l'insomnie sont internes ou externes. Les unes tiennent à la réplétion de l'estomac, à une mauvaise nourriture, au lait d'une

nourrice colère ou vindicative., etc. *Hoffmann* rapporte l'observation d'un enfant qui tomba dans un accès d'épilepsie, peu de temps après avoir pris le sein de sa nourrice qui venoit d'éprouver une vive frayeur. (*Hoff. tome 2, art. Epil.*) *Rosen* cite aussi qu'un enfant tomba bientôt sans mouvement, sa nourrice l'ayant allaité peu de temps après un léger emportement de colère. Les autres causes sont : une douleur externe, la mal-propreté, l'imperforation du rectum ou de l'urètre, comme j'ai été à même de l'observer, il y a peu de temps.

Dans les premiers jours de messidor an 13, M. *Deschamps*, chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité, fut consulté pour un petit enfant. Quoique né depuis quatre jours, il n'avait encore rien rendu par les selles : l'agitation continuelle, l'*insomnie*, le dégoût pour le sein de sa nourrice, la faiblesse, la perte de son embonpoint, faisaient craindre pour ses jours. M. *Deschamps*, informé que cet enfant n'avait point encore rendu le méconium, en soupçonna et reconnut bientôt la cause. A l'aide du petit doigt porté dans le rectum, il sentit à un pouce au-delà de l'anus, une membrane qui obstruait cet intestin. Je touchai cette espèce de cloison, qui me parut obéir, lorsque l'enfant criait, à l'impulsion que lui imprimait le liquide contenu dans le rectum. L'ouverture faite et agrandie avec le petit doigt, il s'en suivit un écoulement abondant d'un liquide visqueux et verdâtre, qui procura beaucoup de soulagement à cet enfant, lequel, peu à peu, reprit ses forces et son embonpoint, et jouit aujourd'hui d'une santé parfaite.

M. *Deschamps*, dont la pratique n'est pas moins étendue que les lumières, m'a dit avoir vu plusieurs cas semblables, où l'opération a suffi pour sauver la vie de ces petits infortunés. C'est sans doute un de ces cas où la chirurgie a le plus brillant succès; et sans son secours, tous les enfans périraient incontestablement. (*M. Sabatier, Méd. Opératoire. Mém. de l'Acad. de Chir., tome 1.*)

Le diagnostic de la maladie une fois connu, il sera facile d'appliquer à celle-ci les remèdes convenables; d'ailleurs, l'identité de cette

affection avec les autres de cet âge, indique assez quel en doit être le traitement, pour n'y pas insister davantage.

Des Frayeurs nocturnes.

On voit ordinairement chez les nouveaux-nés, et pendant leur sommeil, un mouvement prompt, instantané et comme convulsif, de presque tous les muscles. Il se manifeste quelquefois dans le cours de la journée, mais plus fréquemment encore pendant la nuit; de-là, ces peurs ont été appelées *frayeurs nocturnes*.

Les anciens les attribuaient à une répartition subite et inégale du fluide nerveux (*Mercatus*, *Etmuller*); d'autres médecins pensent qu'elles sont dues à une espèce de fermentation acide. (*Harris.*) M. *Chambon* les attribue à la frayeur qu'on a pu faire aux enfans pendant la veille. La plénitude, la faiblesse de l'estomac, la rétention du méconium concourent également à produire ces frayeurs. Elles sont en général sans danger : elles peuvent néanmoins devenir graves par leur fréquence et leur intensité; l'insomnie qui en résulte alors, présage ou les convulsions ou l'épilepsie, maladies toujours dangereuses pour les enfans à la mamelle.

L'on dissipe les frayeurs nocturnes en prescrivant à celle qui nourrit un régime doux et humectant, en lui recommandant d'éviter soigneusement tout ce qui peut exciter ses passions.

Il n'est pas moins important de veiller au régime de l'enfant, et de ne lui donner qu'une petite quantité de lait, ou de tout autre aliment à la fois, afin d'éviter la replétion de l'estomac, et comme l'indique *Celse* : « *Prodest bis die potiùs quàm semel capere cibum... » Nunquam utilis est satietas.* » (*De Re Medicâ.*) Ce précepte doit s'appliquer naturellement aux enfans qui sont en général très-faibles.

De l'Inflammation de l'Ombilic.

La séparation du cordon ombilical, qui arrive du septième au neu-

vième jour, ne se fait jamais sans être précédée d'un degré d'inflammation suffisant pour l'opérer. Ce cas est le plus ordinaire, et n'offre rien d'embarrassant.

Il en est un autre où la ligature ayant été faite avec peu de précaution, où les parties ayant été tiraillées, pressées vivement, ou bien, enfin, la ligature a été appliquée sur sa partie rouge, comme l'a rapporté *Sennet*. Cette ligature produit alors une vive inflammation; l'enfant ne cesse de crier, de s'agiter; il ne dort point, et la fièvre survient. Lorsque ces symptômes deviennent plus intenses, les nausées, les vomissemens fréquens et les convulsions, compliquent la maladie et la rendent plus grave.

Les autres causes de l'inflammation sont la mal-propreté, l'irritation mécanique que produit le cordon desséché sur les parties voisines, la dégénérescence de ce cordon en putrilage, les mouvemens brusques que l'on fait supporter à l'enfant sans aucune précaution.

Le diagnostic de cette affection est en général facile à reconnaître; il arrive quelquefois cependant que l'on a affaire à une nourrice mercénaire, qui a intérêt de cacher l'état de son nourrisson, sur-tout si la maladie est le résultat de sa négligence. Ainsi, dans toutes les maladies des nouveaux-nés, il est nécessaire que le médecin examine avec soin le corps de ces petits malades.

Le prognostic sera plus ou moins favorable suivant la nature et l'intensité des accidens. Quand l'inflammation est vive, l'on doit craindre l'abcès de cette partie : les convulsions, l'épilepsie, peuvent encore rendre la maladie des plus graves. *Bontius* rapporte l'observation d'un enfant âgé de quelques semaines, qui fut affecté d'une épilepsie produite par le pli d'un béguin trop serré; l'accès disparut dès qu'on en eut fait cesser la cause. (*Encyclop. méth. art. Epilep.* Mahon.) On voit par cette observation que, souvent dans les sujets les plus délicats, la moindre cause suffit pour produire les accidens les plus graves.

Dans le cas le plus ordinaire, l'inflammation de l'ombilic n'exige aucun remède. Il suffit de changer souvent le linge fin qui enve-

loppe l'extrémité du cordon ombilical. Mais lorsque l'inflammation devient intense, on doit avoir recours aux anti-phlogistiques, tels que les bains, les applications émollientes sur la partie affectée. Si l'inflammation paraît se terminer par la suppuration, l'on doit ouvrir l'abcès de bonne heure, pour éviter que le pus ne se fasse jour dans la cavité abdominale. Tel est le sentiment de *Mercatus*, qui a rapporté un cas semblable dans son ouvrage. (*De Morbis puer. locupl.*)

De l'Écoulement des Oreilles.

De toutes les parties de la peau, l'oreille et ses parties voisines sont celles où siégent le plus ordinairement ces sortes d'écoulemens dont parle *Hippocrate*. Il semble que dans cet endroit, la mollesse, la ténuité, la chaleur de la peau favorisent cette dépuration, si avantageuse aux enfans. Le plus souvent, en effet, il se manifeste à la partie postérieure de l'oreille, entre la conque et l'apophise mastoïde, un écoulement visqueux, blanchâtre et épais, de même nature que celui qui donne lieu aux croûtes laiteuses. Si l'on en croit *Alexandre de Tralle*, et *Paul d'Egine*, on y rencontre du sang et même des vers.

La durée de cette exudation est celle de l'allaitement. On l'a vu cependant se prolonger au-delà de ce terme, et même durer une grande partie de la vie, comme le remarque *Lorry* dans son ouvrage *De Morbis cutaneis*, où il dit : « *Et licet vulgò ad primum septimum; circuitum humore illo corpus liberetur, non raro videre est, præsertim in muliebri sexu feminas per longam annorum seriem hisce malis obnoxias.* » L'on trouve également consigné dans les Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie, l'observation d'un conseiller au parlement, qui toute sa vie a été sujet à cet écoulement, d'où il est résulté la perte de la membrane du timpan, et de la partie postérieure du conduit auditif. L'observateur dit qu'il y avait dans cet endroit une ouverture par où passait une quantité d'air suffisante pour éteindre une bougie. (*Mém. t. 5.*)

La constitution lymphatico-nerveuse de tous les enfans, le volume, la multiplicité des vaisseaux et des glandes lymphatiques dont ces parties sont pourvues, la quantité de sang dont elles sont abreuvées, toutes ces circonstances paraissent être la cause de cette exubérance, qui se porte tantôt dans une partie, tantôt dans une autre, suivant les diverses périodes de la vie. (*Pathologie des âges*, *Encyclop. Méth.*)

Hippocrate, dans son livre des Glandes, considère le flux des oreilles, non-seulement comme naturel, mais encore comme très-salutaire. *Galien*, *Mercatus*, et la plupart des médecins, sont du même sentiment. « *Non videtur difficile creditu*, dit Mercatus, *humiditatem nimiam posse prædictorum malórum esse causam.* »

Toutes les fois que l'écoulement des oreilles diminue, ou cesse entièrement, il en résulte divers accidens. Chez les uns, ce sont les convulsions ou le flux puriforme des paupières. (*Levret.*) Chez les autres, au contraire, les glandes du col s'engorgent; ou bien on observe chez d'autres une assez grande quantité de vermine qui paraît y suppléer. On lit dans l'ouvrage, déjà cité, de *Lorry*, plusieurs exemples de personnes qui ont été affectées de phthisie, d'asthme, de mélancolie ou de squirrhes des glandes du col, à la suite de semblables suppressions, occasionnées par un traitement mal dirigé. J'ai donné mes soins à une jeune personne, qui, de tout temps, a éprouvé le flux dont je parle. Dès qu'il cessait ou même diminuait, il en résultait un mal de tête violent, et le plus souvent des symptômes d'hystérie, qui ne se dissipaient que par le retour de l'écoulement. *Willis* présente l'observation d'un jeune enfant épileptique, qui paraissait guéri de sa maladie, tant que les ulcères à la tête, qui résultaient d'une brûlure, restaient ouverts.

Il résulte de tout ce qui précède, que cette excrétion est si avantageuse, qu'on ne saurait trop la favoriser. Dans cette vue, l'on entretiendra toutes les parties qui en sont le siége, dans la plus grande propreté; on les lavera avec l'eau de guimauve; on y appliquera ensuite un petit linge fin et bien doux, qu'on renouvellera souvent; car

la peau dans cet endroit est si délicate, qu'elle ne tarderait pas à être entamée par le séjour de cette matière, si l'on négligeait ces petites précautions.

Si l'écoulement est supprimé, on le rétablit en faisant des frictions sèches, ou en lavant ces parties avec l'eau de savon; lorsque ces moyens ne réussissent pas, et qu'il en résulte quelques accidens, on applique avec succès deux petits vésicatoires derrière les oreilles. L'on remédie en même temps aux principaux accidens occasionnés par cette suppression, par les médicamens internes, suivant que chacun d'eux paraît l'exiger.

Le tableau que nous a laissé le père de la Médecine, ne renfermant qu'un petit nombre de maladies propres aux enfans à la mamelle, il ne sera pas inutile d'ajouter ici le caractère de quelques autres affections propres à cet âge. Telles sont : 1°. L'ictère ou la jaunisse; 2°. l'endurcissement du tissu cellulaire; 3°. le tétanos; 4°. l'affection vérinienne; 5°. la diarrhée colliquative, produite par le vice de l'alimentation, et par l'influence de la dentition; 6°. les croûtes laiteuses qui se manifestent au visage de ces petits enfans; 7°. les hernies de naissance.

En se rappelant le plan qu'on s'est d'abord proposé de suivre dans cette dissertation, on regardera peut-être cet exposé, sinon comme étranger, du moins comme superflu; mais si l'on fait attention à la fréquence de ces maladies, au danger qui presque toujours les accompagne, et sur-tout aux égards que nous devons avoir pour ces petits êtres intéressans, toutes ces considérations justifieront assez cet exposé.

De la Jaunisse, ou *de l'Ictère des nouveaux-nés.*

Il est, en général, assez difficile d'indiquer l'instant où se manifeste cette couleur jaune de la peau, qui forme le caractère essentiel de

l'ictère des enfans. Les uns l'apportent en naissant (*Baumes, Mém. de la Soc. roy. de Méd. 1785.*) Les autres ne deviennent ictériques que vingt-quatre heures, et même quelques jours après la naissance. Il en est aussi quelques-uns qui prennent cette teinte jaune immédiatement après la section du cordon ombilical. On peut dire enfin, que presque tous les nouveaux-nés y sont sujets (*Morgagni*). Quoique *Rosen* dise ne l'avoir observé que très-rarement dans son pays.

Les causes de l'ictère peuvent se rapporter au changement qui s'opère dans la circulation, et sur-tout à la rétention du méconium, à l'impression de l'air froid, à l'abus des huileux, du vin, à l'irritation du cordon ombilical qui se propage jusqu'au foie (*Levret*), à la pression du ventre, à l'inflammation, à l'engorgement du foie; enfin, à la compression du crâne. (*Andrieux, Chambon.*)

On reconnaît toujours l'ictère à la couleur jaune plus ou moins foncée que prennent la peau et les yeux; couleur que l'on a comparée à celle de feuille morte.

Les enfans ainsi affectés, tettent souvent, mais peu à la fois; la langue est jaunâtre à sa base, le vomissement est plus ou moins fréquent, le ventre est tendu, gonflé et renitent vers la région du foie; les urines et la transpiration tachent les langes en jaune, les déjections alvines sont noirâtres ou blanches, grises ou d'un jaune clair, la peau sèche et rude; enfin, les enfans crient, s'appaisent et s'endorment promptement.

On peut considérer trois espèces d'ictères, l'une critique, l'autre spasmodique, la troisième enfin est symptomatique. La première, la plus simple, est celle dont la durée est aussi la plus courte, et n'affecte guère que les enfans sains et chez lesquels les fonctions continuent à s'exécuter régulièrement.

La deuxième, ou l'ictère spasmodique, est ordinairement produite par l'irritation des pores biliaires et des vaisseaux excréteurs de même nature; elle s'annonce par la cardialgie, les tranchées, les déjections vertes et claires, les urines peu abondantes et peu colorées, la peau plus foncée; tels sont les caractères qui la font reconnaître.

La troisième espèce est occasionnée par l'engouement du foie; le volume, la dureté de cet organe, plus considérable que dans l'état ordinaire, la peau plus pâle, le visage plombé ou même livide, avec l'aspect de la vieillesse, indiquent suffisamment la nature de cette espèce d'ictère; l'état de la santé du père ou de la mère peut encore assurer le diagnostic de la maladie.

Le prognostic doit varier suivant l'espèce; la première de peu de durée, n'entraîne aucun danger. On cite à cette occasion l'exemple d'un ictère qui parut et disparut en vingt-quatre heures; la deuxième est rarement suivie d'accidens fâcheux; la troisième enfin, comme la plus grave, exige le plus de soin. L'altération profonde du foie, la faiblesse extrême où se trouvent les enfans, rendent presque toujours la maladie mortelle. Mais les enfans nourris par leur mère en sont exempts ou peu incommodés.

Pour établir les règles du traitement, il faut avoir égard aux distinctions précédentes. Malgré la facilité avec laquelle l'ictère se dissipe, il est bon de favoriser l'évacuation du méconium par l'eau miellée ou l'eau d'orge avec le sirop de violettes, par l'ablution de tout le corps, dans l'eau tiède seule ou avec un peu de vin, par la plus scrupuleuse propreté, et par le régime. Ces préceptes généraux conviennent dans toutes les espèces d'ictères.

On fera cesser l'ictère spasmodique par le moyen de boissons abondantes et des potions anti-spasmodiques; à l'extérieur, les bains tièdes, les frictions sèches ou huileuses, et l'application des émolliens sur les parties affectées, les lavemens émolliens ou camphrés.

Si l'ictère est occasionné par l'épaississement des mucosités et du méconium qui séjournent dans le premier des intestins grêles, l'on prescrira le petit-lait, dans lequel on aura délayé du sirop de chicorée, ou fait infuser des fleurs de pêcher; mais quand la maladie dépend de l'obstruction du foie, le traitement est alors plus long et le succès plus incertain. Cependant si l'affection du foie n'est pas trop avancée, si les forces ne sont pas trop affaiblies, on aura lieu d'espérer quelques avantages d'un bon régime, des émétiques doux et répétés

de temps à autre, et dans l'intervalle des toniques et des fondans. (*Baumes.*)

De l'Endurcissement du Tissu cellulaire, ou *des Enfans durs.*

L'endurcissement du tissu cellulaire est une affection particulière aux petits enfans; elle a été décrite, pour la première fois, par M. *Andry*, dans un Mémoire lu à la Soc. de Méd. (1784), et dans la suite par M. *Auvity* (*Mém. cour.*): et comme l'indiquent les auteurs de ces Mémoires, la maladie avait déjà été observée par différens médecins, entr'autres par *Uzembesius*, professeur à Ulm, et par *Underwood*. Feu M. *Doublet* a eu l'occasion de la voir assez souvent dans l'hôpital de Vaugirard.

La cause de cet endurcissement n'est pas encore bien connue; on a tout lieu de présumer qu'elle tient à la suppression de la transpiration cutanée, produite par le froid.

La maladie commence à se manifester peu de jours après la naissance, d'abord par la rougeur, la tension et le gonflement des joues, du pubis et même quelquefois du ventre, qui s'étendent jusque sur les extrémités, ensuite la paume des mains, la plante des pieds, se gonflent prodigieusement et prennent une couleur foncée. La poitrine paraît seule en être exempte; mais toutes les parties qui en sont atteintes deviennent dures, froides et résistent fortement aux doigts qui les pressent. Cet état persiste quelques jours, jusqu'à ce qu'enfin le resserrement des mâchoires et les mouvemens convulsifs des membres surviennent et mettent fin à cette triste situation.

L'ouverture des cadavres montre un épaississement considérable de tout le tissu cellulaire, d'où découle un liquide séreux, jaune, abondant et presqu'entièrement albumineux. Ce tissu cellulaire est granulé, les glandes et les vaisseaux lymphatiques engorgés, le foie très-volumineux, d'une couleur plus foncée; la bile épaisse et brune, le poumon enfin rempli de sang.

Le cours de la maladie est de cinq à six jours, rarement elle se

prolonge jusqu'au dixième ; on peut dire qu'elle est toujours dangereuse, malgré les soins ordinaires qu'on donne aux enfans. La syphilis, ou le muguet, qui la complique quelquefois, la rendent toujours mortelle.

Le but qu'on doit se proposer dans le traitement des enfans durs, consiste à ranimer les forces et la chaleur, à augmenter la circulation. On y parviendra en éloignant la cause qui l'a produite; en prescrivant l'usage du vin, du sirop de salsepareille, ou d'une infusion aromatique. La faiblesse extrême exige quelquefois les préparations de quinquina.

A l'extérieur, les bains d'eau salée, ou d'eau animée avec l'alcohol ; ceux d'infusion de sauge, de melilot, conjointement avec les frictions, suffiront pour dissiper entièrement la maladie. Il y a des cas où les vésicatoires ont été utiles. M. *Souville* rapporte une observation d'endurcissement du tissu cellulaire, guéri par le seul usage des bains de vapeurs aromatiques. (*Journal de Méd., année 1788.*)

Du Tétanos.

De toutes les maladies de l'enfance, la plus meurtrière est cet état de spasme qu'on désigne sous le nom de *tétanos*, ou *mal des mâchoires.* L'expérience et l'observation ne prouvent que trop la vérité de cette assertion, déjà connue du temps d'*Hippocrate.* « *Quicumque tetano corripiuntur, in quatuor diebus pereunt. Si verò hos effugerint, sani fiunt.* » (*Aph. 6, sect. 5.*) Cette affection est heureusement aussi rare dans les climats tempérés, qu'elle est commune et funeste dans les pays chauds, où elle fait périr plus de la moitié des enfans.

Le tétanos affecte quelquefois tout le corps, et lui donne diverses attitudes, qu'on a désignées sous les noms d'*opisthotonos*, d'*emprosthotonos*; d'autres fois il se borne au resserrement des mâchoires, et produit le trismus. *Boerhaave* a sans doute été trop loin en considérant tous ces états de spasmes comme des modifications de l'épilepsie. (*Aph. 1088.*)

Les circonstances qui causent le développement du tétanos sont : La rétention du méconium, la chaleur immodérée de l'été ou du climat, le changement subit de la température; enfin, celle qui y contribue le plus, paraît dépendre de l'extrême sensibilité des nouveaux-nés.

Rarement le tétanos se manifeste au-delà des six premières semaines, et sa marche est plus ou moins rapide. Quelquefois cette maladie emporte les enfans dans le court espace de douze heures, d'autres fois elle se prolonge jusqu'au quatrième jour. On l'a vue cependant s'étendre jusqu'au vingtième jour.

Quand les progrès du tétanos ne sont pas trop rapides, il s'annonce par quelques symptômes précurseurs; tels sont les cris continuels, les vains efforts que fait l'enfant pour teter; car s'il saisit le teton, ce n'est que pour le quitter tout aussitôt, la difficulté d'avaler annonce les autres signes de la maladie. Viennent alors la difficulté de mouvoir la langue, le resserrement des mâchoires, la gêne de la respiration, et la contraction des muscles du cou et du dos, qui tiennent le tronc courbé et roide. Les extrémités sont tantôt libres, souples et flexibles, tantôt elles participent à la roideur générale, tantôt enfin elles sont plus ou moins agitées par des mouvemens convulsifs. Le ventre est très-resserré, tandis que les urines coulent librement : il est encore à remarquer que la peau du dos et du cou prend une couleur violette, qui s'étend même à tous les muscles de ces parties; la fibre semble être également plus dure et plus cassante, comme l'ont prouvé les ouvertures de cadavres.

Quoique le tétanos soit généralement une maladie mortelle, l'on doit néanmoins tenter de la guérir par l'usage de l'opium et autres calmans, des anti-spasmodiques et des bains. Le *Journal de Médecine* renferme plusieurs exemples de guérison, dus à l'usage de ces divers moyens. (*MM. Bajon, Cellier, Pujol*, année 1759 et 1768. *Dazille*, Obs. sur le tétanos.)

De la Maladie Vénérienne des Enfans.

La maladie vénérienne est si répandue, et les maux qui en sont les suites sont si nombreux, qu'on peut la considérer comme une des plus funestes à l'espèce humaine. La syphilis, en effet, n'épargne aucun âge, aucune constitution, puisque les enfans, encore dans le sein de leur mère, peuvent en être infectés.

Les enfans contractent la maladie syphilitique de diverses manières. Les uns la reçoivent en même temps que la vie. (*Mauriceau*, *Colombier*, *Cullerier.*) Les autres la gagnent aux portes même de la vie : ceux-ci la prennent de leurs nourrices, ou d'un enfant qui en est infecté ; ceux-là, enfin, ne la doivent qu'à l'usage de quelques vases ou ustensiles, tels que les cuillers qui ont servi à un enfant vérolé. (*Rosen*, *Cullerier.*)

« Les enfans qui naissent infectés de la maladie vénérienne que » leur mère leur a communiquée, dit *Mauriceau*, périssent presque » tous peu de temps après qu'ils sont nés. » (*Aph. 167.*) Le cadavre de ces enfans est alors couvert de phlictaines ; la peau est d'une couleur livide et dépouillée d'épiderme ; les tégumens communs paraissent aussi comme corrodés et frappés d'une espèce de dégénérescence putride.

Mais dans les enfans qui survivent, la syphilis est caractérisée par un état de marasme de tout le corps ; la peau est flétrie, le visage a l'empreinte de la vieillesse, le cuir chevelu est couvert de pustules plates ou élevées, et livides, ou de boutons suppurans, et par suite des galles épaisses et jaunes qui en proviennent ; tantôt les membranes muqueuses du nez et des yeux sont enflammées ; tantôt les lèvres et la bouche sont couvertes d'ulcères qui gênent la succion et la déglutition ; la nuque, les aisselles, les aînes, etc., sont plus ou moins affectés de pustules ou d'ulcères d'où découle une sanie fétide et abondante ; les parties génitales enfin sont aussi le siége d'ulcères et d'excroissances plus ou moins considérables. (*Cullerier.*)

La maladie commence toujours, chez les enfans qui la reçoivent de leurs nourrices, dans le lieu par où s'est fait le contact et l'absorption du virus.

La difficulté de guérir cette maladie chez les nouveaux-nés, en rend toujours le prognostic défavorable. Le millet, les apthes la rendent mortelle.

Les enfans à la mamelle ne pouvant supporter que difficilement la plus légère dose de mercure, il faut, autant que les circonstances le permettront, traiter la mère ou la nourrice : celle-ci peut même être traitée sans inconvénient pendant le cours de sa grossesse, à moins que ses forces ne le permettent point. Alors l'on attend que les couches soient terminées.

Telles sont les règles établies par *MM. Colombier* et *Doublet*, d'après leurs observations faites à l'hôpital de Vaugirard ; 1°. L'on se bornera pendant la gestation, aux remèdes palliatifs ; 2°. dix à douze jours après l'accouchement, on fera prendre une douzaine de bains chauds d'une demi-heure d'abord, ensuite d'une heure. Pendant ce temps-là on donnera pour boisson une décoction d'orge, de riz, avec le sirop de salsepareille, ou mieux encore, la décoction de salsepareille ; ensuite l'on administrera une petite quantité de mercure, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur ; 3°. on suspendra l'usage des mercuriaux toutes les fois qu'ils agiront trop vivement sur l'enfant, ce que l'on reconnaîtra par les cris, les coliques, la diarrhée, et quelquefois même la salivation ; 4°. l'on tiendra les enfans très-propres et à une douce température ; si c'est dans un hospice on les isolera des autres enfans ; on les baignera, on les lavera souvent ; 5°. Pendant ce traitement, l'on touchera les ulcères avec une légère solution de muriate oxigéné de mercure ; on exposera encore les enfans à la vapeur du sulfure d'oxide rouge de mercure ; mais ce dernier moyen exige la plus grande précaution dans son usage.

Mais si l'enfant ne peut teter, ou si sa mère ne peut le nourrir, il faudra choisir une bonne nourrice, et qui ait assez de lait pour

lui en faire couler dans la bouche. Si ce moyen est insuffisant, le lait de vache, l'eau d'orge ou de riz, avec le sirop de violettes, les crêmes de pain, seront mis en usage jusqu'à ce que l'enfant ait acquis assez de force pour supporter le traitement convenable. Ce cas est très-embarrassant, et met souvent la vie de ces malades en danger. M. *Cullerier* traite néanmoins avec succès les petits enfans, en se contentant de leur prescrire le mercure à petites doses, trois fois par jour. Voici la formule qu'il met en usage : Prenez rhubarbe en poudre, un scrupule; sucre, deux scrupules; mercure doux, un ou deux grains; mêlez le tout, et partagez en trois doses égales.

De la Diarrhée colliquative.

La diarrhée est si ordinaire aux petits enfans, qu'elle accompagne presque toutes leurs maladies. C'est aussi ce qui a déterminé les auteurs à en fixer un grand nombre d'espèces, parmi lesquelles nous choisirons la diarrhée colliquative, qui est produite par le vice de l'alimentation; et celle qui est la suite de la dentition.

1°. La première espèce ne s'observe que vers le deuxième ou le troisième mois, époque où l'insuffisance du lait de la mère, pour la nutrition et le développement de l'enfant, oblige de recourir à d'autres alimens plus substantiels. Ces alimens sont les bouillies, les panades et les soupes ; mais les mauvaises préparations qu'on leur fait subir, la quantité qu'on en donne, disproportionnée aux forces disgestives, n'en rendent l'usage que trop funeste aux enfans délicats.

La diarrhée s'annonce d'abord par la variation, puis la perte d'appétit ; les digestions languissent, le vomissement survient, la face devient pâle; et comme dit *Celse :* « *Stomachum autem infirmum indicant pallor, macies, prœcordiorum dolor, nausea, et nolentium vomitus, in jejunio dolor capitis.* » Ensuite les yeux deviennent ternes et bleuâtres, la bouche mauvaise, l'haleine fétide, le ventre durcit, les urines sont alors rouges, les déjections liquides, blanches,

vertes ou jaunâtres, et très-fréquentes; on y trouve quelquefois des alimens à demi-digérés.

Si cet état persiste, la chûte des forces, la perte du sommeil surviennent; la peau se sèche, le pouls devient petit et fréquent; les glandes du mésentère s'engorgent, et le malade périt enfin dans le marasme.

La maladie portée à un certain degré, est presque toujours funeste. « Les selles très-aqueuses, ou blanches, ou verdâtres, d'une couleur très-rouge ou spumeuse, sont de mauvais augure, ainsi que celles qui sont peu abondantes, visqueuses, blanches et d'un jaune pâle. » (*Prog. d'Hipp.*)

Comme la force ou la faiblesse, la santé ou la maladie dans les enfans, dépendent presque toujours de la manière dont on les nourrit, on parviendra à éviter ou à dissiper ce flux excessif, par un régime convenable, par l'usage de bons alimens bien préparés, et en petite quantité. On facilitera la digestion par l'usage modéré du vin, et, dans quelques circonstances, l'on aura recours à la rhubarbe, au quinquina, donné dans de l'eau de canelle ou de menthe. L'écorce de citron ou la noix-muscade en poudre, conviennent également. Quand il y a trop d'irritation dans le canal intestinal, on peut retirer de grands avantages des préparations d'opium. Tandis qu'à l'extérieur l'on use des frictions, et des applications aromatiques sur le ventre.

2°. Le diagnostic de la seconde espèce est facile à déterminer, puisqu'elle accompagne toujours la dentition difficile. Ainsi, la rougeur, la chaleur vive de la bouche; la douleur, l'épaisissement des gencives, le gonflement considérable des glandes de toutes les parties voisines, principalement des parotides; l'écoulement abondant de salive visqueuse; la sécheresse et la chaleur de la peau, l'insomnie, la fièvre et quelquefois un accès d'épilepsie ou de convulsions, tous ces symptômes indiquent assez la cause de la maladie.

Dans le premier temps de l'éruption des dents, la diarrhée est peu considérable; mais à mesure que l'irritation du canal intestinal

augmente, le travail de la dentition se ralentit ; le ventre alors se distend ; les tenesmes, les tranchées s'accroissent, les selles sont plus fréquentes, plus liquides, et verdâtres ; mais elles deviennent presqu'entièrement muqueuses : les efforts que font les enfans excitent enfin la chûte du rectum.

La diarrhée est très-utile dans la dentition, pourvu qu'elle soit modérée. « *In quibus in eruptione dentium alvus crebrius fluit*, dit *Hippocrate* dans son Livre de la Dentition, *raro eos convulsionibus tentari.* » Au contraire, elle est nuisible par la fréquence des évacuations, et fait périr beaucoup d'enfans.

Indépendamment des moyens curatifs qui ont été indiqués précédemment, on y joindra ceux qui sont usités en pareil cas. Ainsi, l'on frottera souvent les gencives avec le doigt ; on donnera à ces enfans un morceau de guimauve fraîche, trempée dans le miel. Quand il y a de l'irritation et de l'inflammation, on humecte la bouche avec la décoction de plantes émollientes, cuites dans du lait. On recommande pour boisson, une infusion de tilleul ou de menthe, avec l'eau de fleurs d'orange, et coupée avec un tiers de lait. Rarement on a recours aux vésicatoires et aux scarifications.

Des Croûtes laiteuses.

On voit chez presque tous les enfans une sorte d'éruption, qui tantôt occupe la tête, tantôt le tronc, et plus rarement les membres. Cette éruption est connue sous le nom de *croûtes laiteuses*, parce qu'elles se développent ordinairement pendant le cours de l'allaitement. Il y a cependant des enfans plus âgés, et même des adultes, qui n'en sont point exempts.

Ces croûtes sont de deux espèces. La première est celle qui se montre peu de temps après la naissance sous la forme d'une plaque plus ou moins épaisse, qui couvre le cuir chevelu et le front. Cette croûte laiteuse n'est due qu'à l'exudation d'un fluide lymphatique, qui, en s'épaississant à l'air, forme cet enduit jaunâtre et imbri-

qué qu'on a regardé comme très-salutaire aux petits enfans. Tous les médecins, en effet, en la considérant comme dépuratoire, n'ont proposé aucun moyen pour la guérir. Il serait même imprudent de vouloir le faire, puisque les croûtes se dissipent d'elles-mêmes vers l'approche de la dentition.

La seconde espèce de croûte laiteuse a encore été appelée gale du visage, par les uns, et feu volage par les autres (*Mauriceau*). Celle-ci mérite un peu plus d'attention, quoique rarement d'un mauvais caractère. Elle occupe le menton, les joues, et jamais les lèvres ; on la voit encore se porter à la poitrine, au ventre, et aux extrémités.

L'on n'est point d'accord sur la cause de cette éruption. L'auteur d'un mémoire couronné à Lyon, en 1776, admet qu'elle dépend de père et de mère qui autrefois en ont été atteints. (*De crusta lactea infantum*, etc. *Starck.*) Beaucoup de praticiens pensent au contraire qu'elle est due à la nature et à la quantité de lait, à la surabondance du fluide nourricier (*Mahon, Rosen*), à un vice des parens (*Lorry*, page 146). Enfin, le volume du foie, dit *Baumes*, sa prédominance dans l'enfance, doivent être le plus souvent considérés comme la cause la plus ordinaire des éruptions cutanées.

Cette espèce de croûte s'annonce d'abord par l'éruption d'une vésicule large et remplie de sérosité limpide, qui s'épaissit à mesure qu'elle suinte, et prend une couleur jaune, mêlée de rouge ; la peau qui en est le siége, devient d'un rouge vif ; les parties voisines se tuméfient, les glandes s'engorgent ; le prurit qui les accompagne est d'abord léger, mais il devient si incommode qu'il produit l'insomnie, et excite les enfans à enlever eux-mêmes ces croûtes.

La durée de cette dépuration est très-variable : tantôt ces croûtes paraissent et se dissipent avant la première dentition, pour reparaître de nouveau et à diverses reprises ; mais on est certain qu'elles ne reviendront plus, si les parties qu'elles occupaient restent intactes et conservent leur souplesse ; si les urines deviennent abondantes et fétides, espèce de crise qui en confirme la guérison complette. (*Mahon.*)

Avant que d'administrer quelques remèdes dans cette éruption, l'on doit

sur-tout se rappeler l'excellent passage du *Celse* français : « *Curationem quidem crustarum lactearum instituere non debemus ex dictis, nisi summâ cum prudentiâ.* (Lorry.) » L'on peut néanmoins prescrire à la mère, et avec l'espoir le mieux fondé, l'usage du petit-lait, des boissons émulsionnées. Le régime animal ne convient point; on ne permettra du moins que l'usage des viandes blanches. Il est bon encore de la purger doucement, et de temps à autre, afin de ne pas trop irriter les enfans; car personne n'ignore que le lait, en devenant médicamenteux, produit plus ou moins d'effet. C'est pour cette raison que le père de la médecine recommande le lait comme le seul moyen, et le plus convenable à la guérison de toutes les maladies des enfans. (*Hipp. liv. 3. des Epid.*)

« *At non ulla datur species, quæ reddere vires*
Possit, et antiquum meliùs reparare vigorem,
Quàm quod fœmineo suges ex ubere, turget
Nectare materies nostrisque simillima succis. »

GEOFFROY, *Hygiène, lib. 2.*

Des Hernies de naissance.

Je terminerai enfin cette dissertation sur les maladies des petits enfans, par l'exposé des hernies de naissance. Ces tumeurs occupent l'abdomen, et se manifestent par les ouvertures dont ses parois sont pourvues. L'aîne et l'ombilic sont les principaux siéges de ces tumeurs, qui prennent les noms d'*ombilicale* et d'*inguinale*. Les parties qui les forment sont presque toujours les intestins grêles; l'épiploon y contribue rarement; mais l'on rencontre quelquefois, dans la hernie ombilicale, une portion du colon.

Les causes de hernie, chez les nouveaux-nés, sont les efforts qu'ils font pour crier, la faiblesse des parois de l'abdomen, mais sur-tout la chûte des testicules dans le scrotum, lesquels entraînent avec eux une portion d'intestins. Cette espèce de hernie est toujours

dépourvue de sac ; aussi les parties déplacées sont-elles toujours en contact avec le testicule. On a également observé chez les enfans, que les intestins qui forment les hernies, rentrent aussi aisément qu'ils sortent ; et qu'à raison de cette disposition ces tumeurs sont peu dangereuses à cet âge.

La hernie inguinale peut être complette ou incomplette. Dans le premier cas, la tumeur descend jusqu'au fond des bourses ; dans l'autre, au contraire, elle ne dépasse pas l'aîne. Dans l'une et l'autre hernie, la tumeur est lisse, rénittente, étroite vers l'anneau, et sans changement de couleur à la peau. Le bruit qu'elle fait entendre, lorsqu'elle rentre, suffit pour la faire distinguer des autres tumeurs en cette partie, tumeurs qui sont formées par le testicule, ou par une collection de sérosité, désignée par quelques auteurs sous le nom impropre de *pneumatocèle*.

La hernie ombilicale ou exomphale a reçu le nom de *vraie* ou de *fausse*, à raison de son siége, qui est quelquefois aux environs de l'ombilic ; mais le plus souvent, c'est cette ouverture qui donne issue aux parties déplacées. On a long-temps disputé pour savoir si cette tumeur avait un sac, ou si elle en était dépourvue. Aujourd'hui même les opinions paraissent encore partagées sur ce point. Quoi qu'il en soit, on ne pourra méconnaître l'existence de la hernie ombilicale, si l'on trouve la plupart des signes qui viennent d'être indiqués. Il convient d'apporter la plus grande attention sur une tumeur de cette nature, lorsqu'elle occupe le cordon ombilical des enfans naissans ; sans cela, une portion d'intestins pourrait être comprise dans la ligature du cordon, ce qui donnerait indubitablement la mort au malade. (*M. Sabatier.*)

Les deux espèces de hernies dont on vient de parler, exigent, comme toutes les autres, d'être réduites, et ensuite maintenues, à l'aide d'un petit bandage de futaine convenablement préparé. On en continue l'usage jusqu'à ce que l'enfant, devenu plus grand et plus fort, puisse supporter l'application d'un brayer, seul moyen capable d'en procurer la parfaite guérison.

On a proposé, pour la cure radicale de la hernie ombilicale, de faire la ligature des tégumens et du sac qui restent après la réduction de la tumeur. *Dessault* a renouvelé cette pratique avec succès. On peut, à cet égard, consulter son *Journal de Chirurgie*, qui en contient plusieurs exemples.

Telles sont les principales maladies qui affligent les petits enfans; tels sont aussi les moyens curatifs que l'on peut indiquer comme les plus efficaces, sinon pour leur parfaite guérison, au moins pour leur soulagement; moyens que nous soumettons néanmoins aux lumières profondes des célèbres professeurs de cette Ecole.

APHORISMI HIPPOCRATIS.

I.

Ad dentitionem verò accedentibus gingivarum pruritus, febres convulsiones, alvi profluvia; et maximè ubi caninos dentes producunt. Et iis qui inter pueros sunt crassissimi et qui alvos duras habent. *Aph.* 25, *sect.* 3.

II.

Iis autem qui ætate sunt majores, tonsillæ inflammatæ, verticuli in occipitio introrsùm extrusiones, asthmata, calculorum generationes, lumbrici rotundi, ascarides, verrucæ pensiles, satysriami, *stranguriæ*, strumæ, et cœtera tubercula, maximè verò suprà dicta. *Aph.* 26, *sect.* 3.

III.

Ætate verò adhuc provectioribus, horum quidem multa, et febres diuturnæ magis, ex naribus sanguinis fluxiones. *Aph.* 27, *sect.* 3.

IV.

Plurimæ quidem affectiones in pueris judicantur, aliæ in quadraginta diebus, aliæ in septem mensibus, aliæ in septem annis : aliæ ipsis ad pubertatem accedentibus. Quæ verò in pueris permanserint, neque solutæ fuerint circà pubertatem, aut in feminis circà menstruorum eruptiones, diù perseverare solent. *Aph.* 28, *sect.* 3.